

I

L'ÉCOLE DE MANZONI.

A quelle époque remonte la décadence littéraire de l'Italie ? Il est assez difficile de le dire. Les révolutions dans le monde des lettres sont comme les révolutions dans le monde des principes sociaux : elles ne s'accusent clairement qu'au jour où elles sont incendie, et avant d'être telles, elles ont dû nécessairement être étincelle et flamme d'abord inoffensive.

Quelques auteurs ont voulu fixer la date de 1848. Mais, longtemps auparavant, l'Italie avait eu ses réfugiés, ou comme on les appelle aujourd'hui, ses martyrs, et elle avait entendu avec admiration tomber de leurs lèvres un langage dur, mordant, plein de fiel et de rancune. Longtemps même auparavant, elle avait nourri des écrivains qui, sous le spécieux prétexte de vouloir l'indépendance de l'art, la liberté des formes, l'émancipation de la pensée, l'intensité du sentiment et les émotions fortes et vraies, visaient droit à la politique et s'efforçaient de former une génération, comme écrivait Vincent Monti, *affamée de nouveautés, rebelle à l'ordre et prête à s'insurger pour le plaisir de s'insurger.*

Ce qu'en divers temps les chansons politiques avaient fait en France, le roman fut appelé à le faire en Italie. Aux mains des sectaires de la *Jeune Italie*, il devint une arme terrible, et, comme le dit Mazzini, en combattant pour le romantisme contre les vieilles règles des classiques, ils se proposaient de combattre, dans le seul champ alors ouvert, au profit de la révolution.

Sous le souffle brûlant de ces idées passionnées, on le concevra facilement, la littérature devint la lice où se rencontrèrent tous les aventuriers en quête d'une réputation d'auteurs et tous les affidés des sectes à la recherche d'un rôle politique. Aussi, comme bientôt elle rompit en visière avec toutes les traditions classiques ! et comme elle s'en alla alerte à la poursuite d'un nouvel idéal ! La vieille école s'en alarma, poussa des cris d'épouvante, essaya d'entraver le mouvement. Autant vaudraient les efforts de bras contre un fleuve débordé ou les soupirs contre la rage des flammes.

Ils ne mourraient pas tous, mais tous étaient frappés, et, lors même qu'ils poursuivaient la réconciliation de la raison et de la foi, l'accord du vrai et du beau, l'harmonie entre la forme et l'idée, les écrivains gardaient toujours comme idée dominante et dame de leur pensée, l'indépendance de l'Italie.